

Véronique
Bizot

Âme
qui
vive

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans une campagne isolée et vaguement montagnaise, quatre hommes se rendent visite ; et s'ils ne se disent pas grand-chose, ils s'entendent et la circulation de l'inattendu les emmène en voyage.

Raconté par un tout jeune homme mutique, *Âme qui vive* plonge le lecteur dans le vertige paradoxal d'un silence habité, loquace et palpitant, animé d'une drôlerie funambule.

Comme toujours chez Véronique Bizot, ce qui se joue entre ces trois maisons vides et ces quatre hommes seuls échappe au saisissable : la tragédie est source de perplexité, la place de l'Étoile est exotique, les tropiques menaçants et la famille un pur mystère. Rien ne se passe comme prévu et tout peut arriver.

Radical et buté, le silence qui règne sur ce ballet de solitudes solidaires est chaleureux et le roman distille une surprenante douceur, désertant les environs du désespoir pour, aux confins de l'improbable, faire jaillir une lumière orangeuse mais enveloppante : la possibilité d'un avenir.

VÉRONIQUE BIZOT

Véronique Bizot est l'auteur de deux recueils de nouvelles, Les Sangliers (Stock, 2005) et Les Jardiniers (Actes Sud, 2008) et de deux romans, Mon couronnement (Actes Sud, 2010, lauréat du prix Lilas, du Grand Prix SGDL du roman 2010, et du prix Québec-France Marie-Claire Blais 2012) et Un avenir (Actes Sud, 2011, prix du Style 2011).

DU MÊME AUTEUR

LES SANGLIERS, nouvelles, Stock, 2005 ; Le Livre de Poche, 2007
(prix Renaissance de la nouvelle 2006).

LES JARDINIERS, nouvelles, Actes Sud, 2008.

MON COURONNEMENT, roman, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1070
(Grand Prix SGDL du roman 2010, prix Lilas 2010, prix littéraire
Québec-France Marie-Claire Blais 2012).

UN AVENIR, roman, Actes Sud, 2011 (prix du Style 2011).

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-02947-0

VÉRONIQUE BIZOT

Âme qui vive

roman

ACTES SUD

à Christian
à Romain, Félix, Gaspard

À l'instant où, alors que nous étions passés chez lui, l'auteur de théâtre Adrien Fouks (et non pas l'homme d'affaires Adrien Fouks) désigna à mon frère, sous un escalier, l'endroit où étaient entreposés balais, chiffons et autres accessoires de ménage, le rapport de voisinage qu'ils entretenaient depuis pratiquement deux ans prit une tournure légèrement différente, sans que, bien qu'attentif à toute nuance, je puisse dire dans quel sens, celui de la dégradation, brutale et mystérieuse, qui conduit la plupart des relations à l'impasse, ou celui d'un élan vers plus d'intimité, encore que toute espèce d'intimité avec Fouks me fût dès le début apparue comme inenvisageable. Il s'agissait ce matin-là de ramasser les débris de verres qui s'étaient fracassés sur le sol de sa cuisine après que Fouks eut lâché le plateau, débris qu'il avait considérés d'un air neutre avant de se courber lentement pour récupérer le bouchon intact d'une carafe qu'il avait reposé sur la grande table de bois. C'était une cuisine immense dans laquelle nous étions, avec quatre fenêtres basses qui laissaient passer une faible lumière blanche – il neigeait – et un piano de cuisson à six feux digne d'un professionnel, quoique Fouks ne cuisinât à notre connaissance

rien. Une femme du village venait quotidiennement lui apporter des plats, auxquels certains jours il ne touchait pas. Cette femme, dont je ne me rappelle pas le nom, n'était pas venue ce matin-là, sans doute la neige qui bloquait tout, et Fouks, debout contre la table, a regardé sans bouger mon frère manier le balai, contourner ses chaussures et se baisser pour recueillir un morceau de verre coincé dans son lacet. Quand il a eu jeté le tout dans la poubelle et remis le balai en place, mon frère a fait observer qu'il restait certainement des éclats de verre ici ou là, ne venez pas marcher pieds nus dans le secteur, a-t-il ajouté, ce à quoi Fouks a répondu qu'il n'avait pas pour habitude de marcher pieds nus où que ce soit et que si l'envie peu probable le prenait de descendre en pleine nuit dans sa cuisine, il possédait plusieurs paires d'excellentes pantoufles de cuir, un modèle qu'il se faisait expédier d'Angleterre avec ses parapluies, pantoufles et parapluies, a-t-il dit, deux marchandises que seule l'Angleterre, pour le reste en plein déclin, était encore capable de fabriquer. Il nous a fait passer dans le hall et a ajouté que sans ces quatre paires de pantoufles anglaises alignées dans sa penderie et ces quatre exemplaires de parapluies anglais suspendus dans son vestiaire, parapluies véritablement imperméables et non pas prétendument imperméables, il n'aurait d'aucune façon su faire face à l'existence. Dans la lumière du hall, il semblait épuisé, bien qu'il ne fût que onze heures du matin. Qu'il eût laissé échapper le plateau était éventuellement imputable à cet épuisement, ou bien c'était la chute de ce plateau qui lui avait causé une sorte de choc, pas tant la quinzaine de verres fins et les carafes qui avaient volé en éclats – il devait en posséder

d'autres et en quantité suffisante – que l'effondrement précipité et retentissant auquel, figés et impuissants, nous avons tous les trois assisté. Quoi qu'il en soit on pouvait toujours mettre sur le compte de l'épuisement le fait qu'il n'avait pas remercié mon frère pour son coup de balai, ni ne nous avait encore offert de retirer nos anoraks – j'avais tout de même ôté mon bonnet –, et j'ai vu que mon frère hésitait à lui suggérer de s'asseoir un moment sur la banquette du hall. Nous venions lui et moi de marcher comme chaque jour deux kilomètres dans la neige et il nous en restait deux autres à parcourir pour atteindre le Lapin Maigre où nous prenions tous nos déjeuners, du moins quand Fouks, chez qui nous nous arrêtions parfois au passage, ne nous proposait pas de rester partager le sien, ce qu'il faisait d'ailleurs rarement, et, quand il le faisait, il semblait très vite oublier qu'il l'avait fait et nous restions assis là, dans son hall ou dans sa bibliothèque de travail, l'après-midi s'avancant sans qu'on ait vu la couleur d'un repas, lequel n'aurait pourtant eu qu'à être sorti tout prêt du réfrigérateur et réchauffé. La femme du village qui l'avait apporté était l'ancienne cuisinière du Lapin Chasseur, auberge aujourd'hui fermée dont mon frère disait qu'elle était autrefois assez fréquentée, mais que ceux du Lapin Maigre, venus s'installer pratiquement en face comme une mauvaise plaisanterie, avaient en quelques mois dépossédée de sa clientèle, si bien qu'il ne reste du Lapin Chasseur que l'enseigne rouillée, symbole de sa débâcle éclair, et que chacun se presse au Lapin Maigre, qui sert, sous une sinistre véranda d'aluminium, une assez honnête nourriture. J'ignore dans quelle mesure Fouks avait ces jours-là conscience de notre faim

comme j'ignore pourquoi, alors qu'il savait d'expérience que rien ne se matérialiserait de ce côté-là, mon frère acceptait chaque fois son invitation à rester déjeuner, et sans jamais oser suggérer une incursion dans sa cuisine, alors que nous étions le plus souvent assis à quelques mètres de cette cuisine, dans le hall, une longue et sombre pièce dont le haut plafond est flanqué d'une enfilade de lustres faiblement électrifiés et du fond de laquelle part un large et vieil escalier de pierre, pierre qui semble cirée comme celle des cathédrales. Mon frère disait que Fouks accordait la plus grande importance à son environnement et à son confort et que sa maison, quoique meublée de façon spartiate, était faite des meilleurs matériaux et textures, ce qui s'accordait mal, estimait-il, avec cette façon de nous priver de déjeuner. Chaque fois que nous arrivions chez lui, il se promettait de refuser une éventuelle invitation, que chaque fois il acceptait, mais en y réfléchissant Fouks ne formulait pas les choses de façon totalement explicite, il intégrait simplement dans la conversation le fait que, me semblait-il, il nous conviait à rester déjeuner, ce qui donnait : quand nous déjeunerons tout à l'heure, ou : nous n'allons pas tarder à avoir faim, si bien que mon frère hochait la tête et que l'heure passait où nous aurions effectivement dû ou pu déjeuner, et venait le moment où mon frère avait tellement faim qu'il n'était absolument plus disposé à écouter Fouks, ou celui où Fouks se levait brusquement et disait qu'il allait maintenant immédiatement se remettre au travail, comme s'il s'était en quelque sorte échauffé à notre contact et qu'une idée soudaine lui était venue, ou une réplique urgente à noter, peut-être quelque chose que mon frère avait dit ou un geste

qu'il avait eu. Et me venait à l'esprit que Fouks pouvait aussi bien être en train d'écrire un texte autour de notre endurance, ou de l'endurance humaine en général dont mon frère et moi lui offrions, à cette moindre échelle d'une petite privation nutritive, un spécimen irréprochable. Fouks prétendait en effet que l'endurance humaine est pratiquement sans limites, l'humanité, comme il avait fini par le comprendre, préférant tout endurer plutôt que d'affronter une liberté qu'au fond elle craint plus que tout. Il vivait retiré, pour ne pas dire retranché, dans cette ancienne ferme fortifiée, de même que nous vivions mon frère et moi dans une ancienne ferme à deux kilomètres de chez lui, et la comparaison s'arrête là puisque la ferme de Fouks est enfouie dans la végétation et introuvable pour qui n'en connaît pas l'accès, la nôtre plantée sur la hauteur d'une colline désertique, avec tout juste un pommier dans un coin. De chez lui, Fouks n'avait aucune vue, sinon sur sa cour carrée fermée par un large porche de bois et, à l'arrière, sur sa prairie cerclée de haies et de grands arbres ; de chez nous, on avait une vue circulaire et plongeante sur l'entièreté de la vallée, et chaque habitant de cette vallée pouvait distinguer notre ferme rien qu'en levant les yeux, et y monter le plus facilement du monde, ce qu'aucun ne faisait. Il va sans dire que notre ferme, dont une bonne moitié avait brûlé, était nettement moins imposante que celle de Fouks, quoique encore assez grande, et que le vent s'y sentait comme chez lui alors que chez Fouks il doit se contenter de la cime des arbres. Et si nous avons, mon frère et moi, hérité de cette ferme après l'incendie, nous accommodant du bâtiment en l'état, Fouks avait méthodiquement exploré la région

jusqu'à trouver le lieu qu'il avait très précisément en tête, et méthodiquement arrangé les choses à son idée. Comme auteur de théâtre Fouks était relativement célèbre, célébrité dont mon frère pensait qu'il tirait une satisfaction secrète, bien que Fouks affirmât avoir la passion de la solitude et vécût effectivement de la façon la plus solitaire. La veille, cependant, il avait apparemment reçu des gens, ceux qui avaient bu dans la demi-douzaine de verres que mon frère avait balayés, à moins qu'il ne leur eût finalement rien proposé à boire, ou ne les eût tous d'emblée fichus dehors, mais aussi bien ces gens n'étaient pas venus, tout était parfaitement en ordre dans la maison et comme toujours parfaitement silencieux. Depuis deux ans que nous pratiquions Fouks, il n'avait à ma connaissance jamais reçu personne en dehors de mon frère, de moi et de Montoya. Néanmoins il était en contact avec des gens – harcelé, disait-il –, qui, ayant fini par comprendre qu'il ne répondait pratiquement pas au téléphone, lui écrivaient toutes sortes de courriers qui s'entassaient, rarement ouverts et encore plus rarement lus, sur une table de sa bibliothèque. Fouks affirmait que le seul fait de décacheter une enveloppe suffisait à ruiner sa journée. Les gens, disait-il, les amateurs de théâtre comme il les appelait, s'obstinaient à lui écrire et auraient-ils su qu'il n'ouvrait pas son courrier qu'ils lui auraient tout autant écrit. Ils vont voir une de mes pièces, disait-il, et hop, c'est une lettre qui m'arrive. Ils lisent une de mes pièces, encore une lettre. Étudiants, professeurs, parents d'élèves, institutions caritatives, adjoints culturels, bibliothécaires, jusqu'aux directeurs de zoo qui m'écrivent. Quel besoin ont-ils tous de m'écrire, pouvez-vous me le

dire? De fait, mon frère et moi étions arrivés une fois chez Fouks pour le trouver avec un papier à la main qu'il considérait d'un air sombre et avait tendu à mon frère. C'est d'un ambassadeur, avait-il dit, et effectivement ce courrier portait l'en-tête d'une ambassade. Énormément de temps mort dans la journée d'un ambassadeur, tout le monde sait ça, avait poursuivi Fouks, et alors que fait-il? Il prend une feuille de ce somptueux papier d'ambassade et il m'écrit, inévitablement. Son téléphone d'ambassadeur est resté muet toute la journée, car voulez-vous bien me dire qui aurait cette idée saugrenue de téléphoner à l'ambassadeur, toujours le dernier informé des affaires de l'État? On appelle le président, le roi, les ministres, ou encore les journalistes, jamais l'ambassadeur qui est là depuis le matin assis à son bureau, avec sa chevelure argentée, dans le silence absolu de son ambassade, dans l'attente du moment où les salons de réception de son ambassade s'ouvriront et où il pourra tenir quelques heures son rôle d'ambassadeur. Lisez, avait dit Fouks à mon frère, lisez cette lettre de l'ambassadeur. Mon frère avait alors rapidement parcouru la lettre, dont il me dit plus tard qu'elle contenait un compliment enthousiaste suivi d'une invitation à l'ambassade. Une lettre parfaitement insultante, n'est-ce pas? avait dit Fouks et il avait froissé le papier pour le propulser dans la cheminée. C'est peu de temps après qu'il a proposé à mon frère de traduire une de ses pièces pour une compagnie de théâtre italienne, puis une seconde, toujours en italien. Mon frère a pensé au début qu'il lui serait impossible de travailler avec Fouks, puis il s'est aperçu que rien n'était plus facile. Fouks lui a remis ses textes et n'a tout bonnement plus rien

voulu en savoir, laissant mon frère expédier directement ses traductions en Italie et gérer avec les Italiens les points de détail et les questions d'argent, se bornant à lui recommander la plus grande fermeté concernant ses tarifs de traducteur ainsi que la plus grande méfiance concernant les délais de paiement italiens. Mon frère et lui ne parlaient donc presque jamais de théâtre – Fouks refusait de parler de son travail à quiconque –, pendant que j'étais dans la bibliothèque, dans le silence de laquelle, quand mon frère voulait bien me laisser seul, ou avait à faire quelque part où il lui était impossible de m'emmener, je passais maintenant des heures à lire, parfaitement immobile dans le grand fauteuil de cuir capitonné. Cette bibliothèque couverte de livres jusqu'au plafond était l'endroit dans lequel Fouks écrivait ses pièces et où j'étais un jour entré par hasard. J'avais dû y rester un certain temps car lorsque mon frère m'avait trouvé là, tranquillement installé dans le fauteuil de cuir, il avait eu l'air de quelqu'un qui m'avait cherché un bon moment. Puis, d'inquiet, son visage avait pris une expression étrange quand il s'était aperçu que j'avais ce livre à la main – *Eugénie Grandet* – mais je n'avais tout à coup plus eu envie de prêter attention aux expressions que prenait le visage de mon frère chaque fois qu'il me regardait et je m'étais aussitôt replongé dans ma lecture. Mon frère était resté un instant à m'observer puis il avait dû aller rejoindre Fouks quelque part dans la maison et, quand j'avais eu terminé le livre, j'étais seul dans la pièce où je n'avais pas remarqué que quelqu'un était entre-temps passé allumer une lampe. À notre visite suivante, j'étais allé directement à la bibliothèque et j'avais vu, posés près du

fauteuil de cuir, quelques livres. J'avais pris celui qui se trouvait sur le dessus de la pile. Alors, qu'est-ce que tu as lu aujourd'hui ? demandait mon frère quand nous remontions chez nous, comme s'il s'attendait à ce que je me mette enfin à parler, et bien qu'il ne crût naturellement pas que je lisais vraiment – moi-même au début d'*Eugénie Grandet* je ne l'avais pas tout de suite cru – mais pensât que je faisais *comme si* je lisais, puisque, selon les médecins j'en restais au stade de la pensée post-traumatique, disaient-ils, ne donnant pas cher de mon développement cognitif. Mais c'était déjà quelque chose à ses yeux, une sorte d'initiative que j'avais prise, un signe encourageant – le genre de signe que mon frère ne cessait de guetter de ma part –, et les heures que je passais avec un livre entre les mains lui offraient au moins un répit dans la surveillance constante qu'il exerçait sur moi. Fouks, lui, semblait moins persuadé que je faisais semblant de lire, il renouvelait régulièrement mon stock de lecture et s'en tenait là. J'étais jeune, et la jeunesse, disait-il, ne l'intéressait pas le moins du monde. De mon côté, j'avais maintenant dans l'esprit toutes sortes d'images, l'énorme tête d'Eugénie Grandet, l'embonpoint mal réparti de Rose Cormon, les tourbillons boueux du Mississippi et la femme enceinte dans le canot, l'âme folle de Kurtz dans les profondeurs du Congo, les nuits sans fin dans les chambres glacées et les rues blanches de chaleur, j'avais Achab, Murphy, l'abbé Birotteau, les barons de Vienne, les vieux chevaux, les tramways d'Alger et les chapeliers de Saint-Pétersbourg, et toutes les choses qu'on avait été de tout temps sur le point de comprendre, et tant de tourments pour tous. Et quelque chose en moi s'était amplifié,

comme si on m'avait distribué de nouvelles cartes qui dessinaient une infinité de nouveaux motifs et que, malgré les vingt-cinq ans qui me séparaient de mon frère, j'en savais désormais tout autant que lui sur l'existence et peut-être même davantage, bien assez en tout cas pour qu'il cesse d'avoir l'air de s'attendre à ce que la bave se mette à me couler de la bouche et qu'il me laisse m'aventurer seul n'importe où là où il y avait des trottoirs et des choses à regarder, et pas seulement autour de notre ferme d'où il pouvait me surveiller depuis chaque fenêtre et, dès que je m'éloignais un peu, sortir et me heler à grands gestes. À force de toutes ces heures finalement accumulées dans la bibliothèque de Fouks (dans laquelle Fouks écrivait maintenant comme si je n'étais pas là, intensément concentré y compris lorsqu'il n'écrivait absolument pas), je m'étais mis à former dans ma tête toutes sortes de phrases correctes, la plupart empruntées aux livres, mais qui toutes paraissaient parfaitement adaptées à la circonstance du moment. Mon frère me demandait-il de rajouter une bûche dans notre cheminée que je le regardais en pensant *Songe, songe à ton navire défoncé, sombrant* et j'allais prendre une bûche, notre téléphone sonnait-il que je le voyais décrocher en pensant *Mort? fit l'Empereur. Ah, dommage, dommage*. Mais une chose est de penser, l'autre de parler, ce qu'à en croire mon frère j'avais pourtant fait autrefois, quand il y avait encore des gens ici dans notre ferme et que mon frère vivait sa vie ailleurs, sa vie normale, sans moi, l'être lent, mutique, déficient, l'idiot constamment à sa traîne. Les mots m'occupaient désormais en permanence, qui, selon la façon dont on les agençait, semblaient désagréger pour partie le borborygme dans quoi je m'étais

jusque-là débattu. Le mot *disparu* par exemple : les gens qui étaient ici autrefois avaient *disparu* et j'avais donc cessé de les *chercher* partout autour de la ferme. *Disparition* : un mot que je me répétais constamment. Et *subtilité*. *Possible*. *Tragédie*. *Comique*. *Personne*. Mon frère et moi n'avions plus *personne*, *comique*. Fouks était *comique*. *Tragique*. J'étais *subtil*. Mon frère n'était là que pour moi, à cause de moi. J'étais *la cause* de mon frère. Il avait vécu *en Italie*. Fais-moi au moins un signe, disait-il, un sourire, quelque chose, et il plissait le front ou tapait du poing sur les meubles. Je mettais les assiettes sur la table, deux, pendant qu'il faisait cuire des pâtes. Mon frère parlait, je l'écoutais comme j'écoutais tout, le visage tendu vers toutes les bouches. Nous dormions dans la même chambre, dont il verrouillait chaque soir la porte pour en conserver la clé sous son oreiller. Et il y avait maintenant des livres qui arrivaient chez nous par la poste, qu'il avait commandés pour moi, imitant la bibliothèque de Fouks, si bien que le facteur avait monté *Eugénie Grandet* jusqu'ici. Comme facteur je n'avais jamais connu que ce facteur, je le voyais arriver de loin, je voyais mon frère prendre les paquets et je l'entendais dire au facteur que j'étais plus calme, que j'avais presque cessé de m'affoler, moins de vertiges, pendant que le facteur me regardait comme s'il avait *honte*, ou *pitié*, ce que ne faisait jamais mon frère. Les gens d'ici s'étaient finalement habitués à nous voir partout ensemble et, quand nous arrivions quelque part, se contentaient de me jeter un coup d'œil puis se remettaient à parler ou à faire ce qu'ils étaient en train de faire. Ces gens n'étaient de toute façon qu'une poignée, des gens qui étaient nés là et se disaient attachés à l'endroit (aux forêts,

au calme), mais on voyait bien qu'en réalité ils le détestaient et ne pensaient qu'à le quitter, sans trouver aucun moyen de le faire, en vérité sans même en chercher le moyen, leur vie durant. Ils naissaient, grandissaient, vieillissaient et mouraient dans cette même aversion des forêts et du calme que jusqu'à leur dernier souffle ils prétendaient aimer. De même ceux qui étaient là de passage, des touristes qu'on trouvait en train de s'extasier le long des chemins forestiers ou face aux ruines d'un hameau dont ils voulaient aussitôt savoir s'il était à vendre, finissaient par remonter dans leurs voitures, claquer leurs portières et on n'entendait plus parler d'eux. Mon frère avait un jour demandé à Fouks pour quelle raison il était venu s'installer dans ce genre de région mais il n'avait reçu aucune explication en retour. Il était évident que Fouks avait aujourd'hui assez d'argent pour vivre n'importe où dans le monde, bien qu'il fût né dans une famille misérable, nous avait-il appris, sans préciser quel genre de misère. De même ne savions-nous pas quel lien exact il avait entretenu avec la femme dont il disait que sans elle il serait encore un travailleur physique, un manutentionnaire de plus sur un quelconque chantier naval. C'est, nous avait-il dit, cette femme qui l'avait propulsé vers le succès théâtral, courant de salle de théâtre en salle de théâtre et de directeur de théâtre en directeur de théâtre avec les pièces de Fouks sous le bras, pièces dont personne n'avait voulu pendant des années. Mais l'acharnement de cette femme avait fini par porter ses fruits, avait dit Fouks, de même que l'acharnement que lui-même avait mis à écrire ces pièces, bien que l'acharnement, avait-il conclu, ne soit en aucun cas une garantie de réussite et que

si nous nous acharnons dans un prétendu but de succès, la plupart du temps c'est l'échec qui a notre préférence.